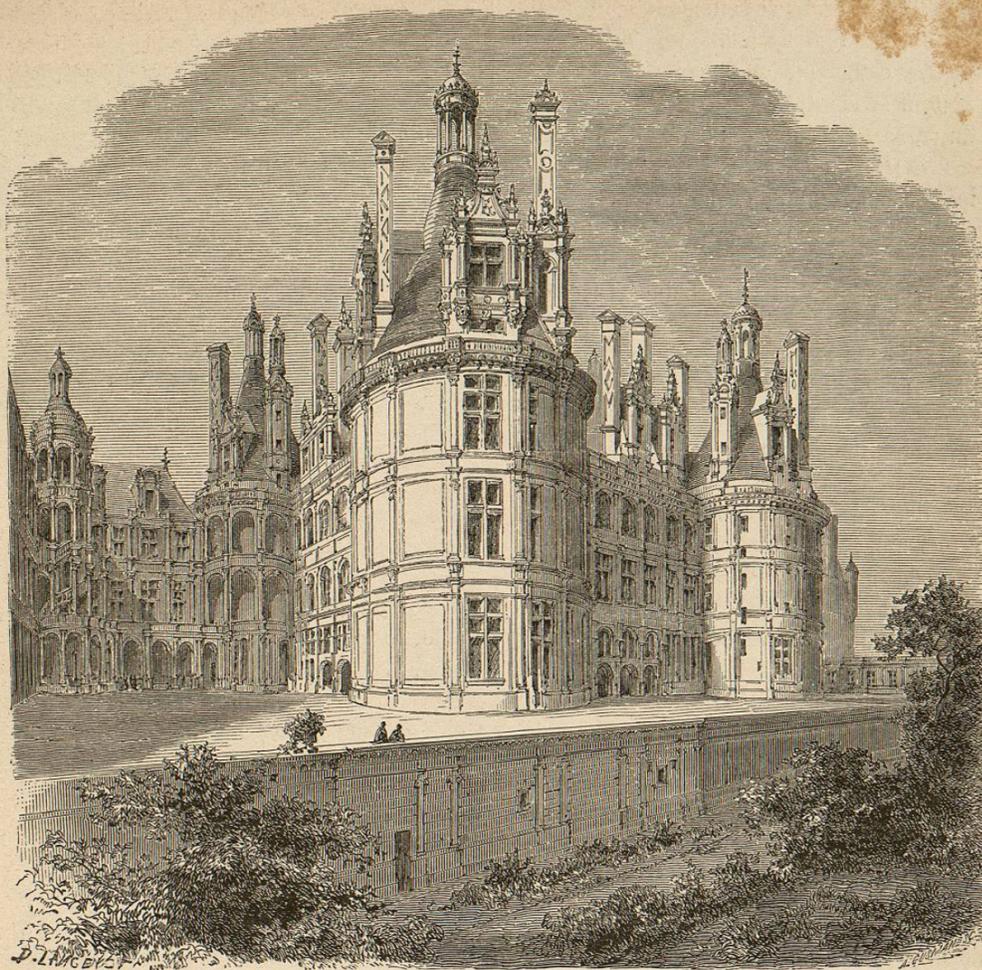


rente au génie du mal. Dans son oligarchie intellectuelle, il promettait aux jeunes clercs de Paris un avancement plus prompt, un pouvoir plus indépendant que dans la hiérarchie catholique. Pour les grands, ennemis des rigueurs, il trouvait d'heureux accommodements; il caressait les princes du sang, il flattait leurs passions politiques. En Languedoc et en Dauphiné, il ranimait les fils des Albigeois et des Vaudois, et les alléchait par l'abolition du culte des images, le pillage des églises et des cloîtres. Les femmes se passionnaient pour lui, entraînées par leur imagination ou désireuses d'un rôle plus apparent dans les affaires de ce monde; la sœur même de François I, Marguerite, reine de Navarre par d'Albret, son mari, se piquait d'être plus libérale que son frère, et, bien que peu sévère dans ses mœurs, offrait asile dans ses États aux puritains chassés de Paris. Enfin, par une mesure habile, Calvin gagna l'amour des marchands, race économe et austère; révoquant la loi de l'Église qui les obligeait à trafiquer avec leurs propres fonds, il leur permit le prêt à intérêt, jusqu'alors privilège des juifs. De là un appât puissant pour ceux qui avaient besoin d'argent ou qui voulaient en prêter; de là le rapide essor des banques protestantes de Genève ou de Hollande. Privés de toute autre jouissance, les calvinistes s'adonnèrent sans frein à celle de dominer et d'amasser. Par ces moyens s'organisait un parti bien supérieur par sa discipline et sa vigueur aux premiers réformés d'Allemagne et d'Angleterre, et destiné à les entraîner à sa suite ou à les renverser. La Réforme était complète; aux quatre coins de l'Europe, royauté, aristocratie, gens d'esprit, leurrant les peuples encore crédules de l'annonce d'une religion meilleure, secouaient le joug de Rome, dépouillaient les couvents, persécutaient les prêtres, mutilaient la foi, et joignaient au despotisme politique la tyrannie encore plus dure des consciences.

LXX. Assurément le vieux monde féodal était moins digne de châtiement que cette poignée d'hérésiarques, maîtres de droit des consciences et des cœurs, sans respect pour la famille ni pour la propriété, couvrant de

leur infaillibilité personnelle depuis les simples tendances rationalistes jusqu'au communisme le plus monstrueux, brisant à la fois l'ordre social, la paix des nations et l'unité de l'Europe. Mais contre ce torrent Charles-Quint offrait seul à l'Église le secours de ses armes, et, relevant l'épée sanglante de Simon de Montfort, il prétendait par les mêmes violences étouffer l'hérésie, asservir le saint-siège et réaliser ses propres rêves de domination universelle, c'est-à-dire, à l'exemple des calvinistes, opérer par la force une prétendue réforme de l'Europe. Au contraire, François I restait partagé, éprouvant la même antipathie pour les huguenots que pour les Espagnols. Bien que son pouvoir royal fût absolu, qu'il eût soumis à ses fantaisies parlements, noblesse, clergé, son esprit hésitait à trancher les questions théologiques, et répugnait à gouverner les consciences par des supplices. Jouissant paisiblement de son omnipotence, il espérait que peut-être le temps ferait naître la lumière, qu'avec un peu de bonne volonté les hommes s'entendraient, et que son pays éviterait ainsi l'horreur des guerres civiles. Sans le savoir, cette politique insouciant préparait à la vérité son plus éclatant triomphe; mais elle ne devait pas éviter à la France de cruelles et salutaires calamités.

LXXI. Tandis que Charles-Quint appliquait aux hérétiques les tortures inventées par la férocité espagnole contre les juifs et contre les Maures, qu'Henri VIII immolait à sa rage ses femmes et ses amis, que Genève imaginait des supplices nouveaux et raffinés, et que François I faisait tout pour retarder dans ses États ces impitoyables représailles, l'esprit de saint Dominique et de saint François, moins facile à ressusciter qu'une aveugle cruauté, esprit dont Dieu est l'unique et jaloux dispensateur, renaissait d'une manière merveilleuse en des pays divers. Plus d'un cœur, touché des malheurs de l'Église, mettait la cognée à la vraie racine du mal, et ne cherchait qu'en lui-même à réformer les abus, à triompher de la corruption, à faire une héroïque et libre violence à la nature humaine. Quoique sous le poids de la domination étran-



Chambord.

gère, l'Italie et Rome surtout méritaient de rester par ces humbles vertus à la tête de la chrétienté. Remuée par trente années d'invasion, de pillage et de maladies, cette terre était mieux préparée que toute autre. Des hospices desservis par d'illustres familles s'établissent à Venise, à Vérone, à Brescia, à Milan, pour les orphelins de la guerre et de la peste. Les barnabites se consacrent à l'instruction populaire; les théatins et les oratoriens, pieuses communautés de prêtres, se vouent à la prédication, au saint ministère, et donnent l'exemple des vertus modestes et persévérantes. A côté de ces ordres nouveaux, les anciens se réveillent, jaloux de soutenir

leur antique gloire; dominicains et franciscains se réforment et se dévouent aux pestiférés; dans leurs rangs se façonnent deux pontifes qui relèveront la grandeur de Rome et la majesté de l'Église, saint Pie V et Sixte-Quint. L'épiscopat retrouve aussi son éclat dans saint Charles Borromée, l'apôtre et le bienfaiteur de Milan, le type aimable de cette charité active et patiente, habile à guérir toutes les misères, capable, s'il était possible, d'adoucir jusqu'au joug de l'étranger. Grâce à ce concours de vertus, l'Église put reprendre la série de ses conciles et réunir à Trente une assemblée solennelle qui, digne des plus beaux siècles de foi, déjoue les espérances des

posant des places, des honneurs, des biens de la couronne et des bénéfices ecclésiastiques. Faible et indolent, absorbé par ses jouissances, où il surpassait, s'il était possible, le cynisme de son père, Henri II ne demandait pas mieux que de se laisser mener par ses amis entreprenants, et leur abandonnait tout le soin des affaires. L'entraînement des fêtes, le cumul des dignités et des richesses, et les dangers d'une faveur sans limites, les eussent bientôt amollis comme tant d'autres, si Charles-Quint ne s'était chargé d'occuper leur courage et d'exercer leur vigueur.

LXXXIX. Tandis qu'en France la paix se passait en plaisirs de jeunes gens, et laissait aux calvinistes la liberté de propager à l'aise leurs doctrines, le vieil empereur l'avait employée à étouffer en Allemagne les progrès audacieux de la Réforme, et à dompter les princes du Nord devenus assez forts pour mettre sa souveraineté en péril. La victoire décisive de Mühlberg lui avait permis de frapper un grand coup et de dépouiller l'électeur de Saxe, chef des rebelles. Menacés dans leurs rêves d'ambition et d'indépendance, les vaincus s'adressèrent à la France; ils proposèrent à Henri II le titre de vicaire de l'Empire avec la possession de Strasbourg, de Cambrai et des Trois-Évêchés, Metz, Toul et Verdun. En vain le connétable de Montmorency, auquel son âge faisait désirer le repos, rappela au roi que les protestants avaient plus d'une fois abusé son père par de semblables promesses, uniquement pour décharger sur lui la colère de Charles-Quint et pour faire à ses dépens une paix avantageuse. Par tempérament et par amour de la gloire, les jeunes Guises désiraient la guerre. Comment rejeter l'occasion de se venger d'un ennemi perfide et insatiable, et d'immortaliser ce règne par la conquête de la ligne du Rhin? Entraîné par cette perspective, Henri II traita avec les princes d'Allemagne, et renoua les relations de François I avec le sultan Soliman.

LXXX. Le rendez-vous de l'armée française fut fixé à Joinville même pour le printemps suivant. La campagne commença par

l'occupation de Toul et de Metz, qui ouvrirent leurs portes sans résistance. En quelques jours Henri II arriva sur le Rhin. Après un peu d'hésitation, Haguenau et Wissembourg se rendirent aussi; Spire et Strasbourg furent moins confiants pour le prétendu vicaire de l'Empire, et lui montrèrent les dents. En même temps, fidèles à leur politique, les princes protestants lui annoncèrent que, l'Empereur leur ayant accordé la liberté religieuse, ils venaient de traiter avec lui à Passau. Bien plus, le fondateur de la Prusse, le grand maître des chevaliers teutoniques, Albert de Brandebourg, espérait des conditions encore meilleures en trahissant ouvertement, et rôdait en Lorraine, épiant le moment de regagner les faveurs de l'Empereur en accablant ses propres alliés. Apprenant ainsi ce que coûte de se fier à des gens sans foi, les Français se virent réduits à s'en tirer comme ils le pourraient, et précisément exposés au péril qu'ils avaient cru éviter, celui d'avoir seuls sur les bras les forces de Charles-Quint. Pendant que l'Empereur lâchait tout en Allemagne pour écraser la France, et accourait furieux reprendre les Trois-Évêchés, Henri II, maudissant ses alliés infidèles, quittait prudemment l'Alsace, laissait François de Guise pour défendre Metz, et retournait à ses plaisirs de Paris.

LXXXI. Metz va être investi par cent mille fantassins, vingt-trois mille chevaux, sept mille pionniers et cent vingt pièces de canon, force inouïe pour l'époque. A la hauteur de sa tâche, Guise ne perd pas un jour. Pendant que les hommes achèvent les moissons et les vendanges, il emploie femmes et enfants à réparer les vieilles murailles, achète à ses frais du blé, des vins, des bestiaux, dresse l'inventaire des vivres et des munitions, ravage les environs de la place, rase les faubourgs, renvoie les bouches inutiles, prépare des hôpitaux et instruit ses recrues. De toutes parts accourent des gentilshommes, prêts, sous un tel chef, à servir comme simples volontaires. Les Impériaux paraissent enfin, mais assez tard, vers la fin d'octobre. A leur approche, Albert de Brandebourg enlève un détachement français, et passe sous

leurs drapeaux. Ces forces écrasantes inondent les bords de la Moselle, et resserrent les assiégés dans la place. Au bout d'un mois, l'Empereur arrive en personne, pâle, maigre, goutteux, les cheveux blanchis par l'âge, se tenant à peine à cheval. Il vient stimuler de sa vieille ardeur une armée qui ne fait rien sans lui. Sur-le-champ il fait battre en brèche la muraille, qui tombe au bout d'une semaine, et laisse apparaître derrière elle un nouveau mur de huit pieds, élevé comme par enchantement. L'Empereur ordonne pourtant l'assaut; il s'y fait porter en litière; mais Guise l'attend sur la brèche, et rejette en désordre ses formidables colonnes. Charles-Quint veut les ramener; ils refusent. « Je n'ai plus de soldats, s'écrie-t-il. Il ne me reste qu'à dire adieu à l'Empire et à me faire moine. » En effet, une seconde attaque tentée d'un autre côté ne réussit pas davantage. Les pluies d'automne remplissent d'eau les tranchées et les mines; après deux mois de travaux, l'ennemi lève le siège, abandonne son camp, et bat en retraite par des routes affreuses. La cavalerie française poursuit les fuyards; trente mille périrent dans les boues, et le nombre en eût été bien plus grand sans l'humanité de Guise, qui recueillit avec soin les blessés et les malades. Par son héroïque défense de Metz, il venait de sauver la France entière d'un désastre retombé sur l'ennemi, et tout jeune il avait dépassé la gloire de son père. Paris le reçut en triomphe, fit des chansons pour les vainqueurs, des calembourgs sur les vaincus, et tout ce que sait inventer le joyeux esprit français.

LXXXII. Quant à Charles-Quint, accusant la fortune de ne pas aimer les vieillards, il se préparait à étonner par son abdication le monde qu'il n'avait pu soumettre à son despotisme, et il était résolu de se retirer dans un couvent d'Espagne. Toutefois, conquérant déchu, il ne perdait pas l'espoir de goûter derrière les murs de son cloître la jouissance d'être vengé, et de loin il dirigeait encore les armées de l'Espagne et de l'Empire. Il venait de compléter le cercle de fer dans lequel il étrennait la France en mariant son fils, Philippe II, à la reine d'Angleterre,

Marie, héritière catholique de Henri VIII, et avec ce nouvel allié il espérait enfin entraîner la balance.

LXXXIII. L'année suivante, les Impériaux revinrent avec les Anglais par la Picardie. Térouanne fut prise d'assaut, et sans le souvenir de la courtoisie de Guise à Metz, la garnison eût été massacrée. L'ennemi se contenta de raser la ville. Cette fois le roi lui-même vint se mettre à la tête des troupes avec toute la cour. Sous ses ordres commandaient le duc de Guise d'un côté, et de l'autre le vieux Montmorency et son neveu Coligny, secrètement jaloux du défenseur de Metz. L'ennemi s'avançant pour dégager le fort de Renty, il y eut un choc très vif. Guise, brûlant de remporter un nouveau triomphe, fit des prodiges de bravoure; ses rivaux, par leur inaction, rendirent le succès incomplet. Il fallut lever le siège de Renty (1554). De là entre eux d'amers reproches et le germe d'une longue et mortelle inimitié.

LXXXIV. En Italie, où les Français venaient de rentrer, la guerre les trompait toujours par des perspectives de conquêtes peu solides. Le brave Gaston Montluc, élève et compagnon des Guises, avait pénétré en Toscane, et s'était installé à Sienne. Assiégé par des forces supérieures, il avait repoussé toutes leurs attaques; après une défense de dix mois, il était sorti de la place avec armes, bagages et canons, mais presque sans soldats. Laisant la Picardie au connétable et à son neveu, Guise, mécontent, mais non inactif, vint renforcer ces braves débris, et leur ramena la victoire. Maître de Bologne, de Rimini et d'Ancône, il investit Civitella, sur le territoire napolitain. Petit-fils de Louis XII par sa femme, il pouvait personnellement prétendre à la couronne de Naples, que lui offrait la noblesse, gagnée par ses exploits. Il déclara qu'il combattait pour la France et non pour lui. Ce noble refus lui aliéna les esprits, et un instant sa fortune parut venir échouer là, devant les murs d'une misérable petite forteresse. Les Espagnols arrivèrent en nombre pour la lui faire abandonner; il remit à Montluc ses troupes épuisées, et revint seul en France.

hérétiques, prononce nettement leur condamnation, fixe tous les points mis en doute du dogme catholique et rappelle le clergé au zèle, à la chasteté, à la discipline austère du passé.

LXXII. Pendant que s'accomplissait, par les faits encore plus que par les paroles, cette sincère et pieuse réforme, en dépit de ses inquisiteurs ennemis de toute innovation, l'Espagne y prenait sa part. Sainte Thérèse et saint Jean de la Croix allaient lui donner ses carmélites et ses carmes, sublimes contemplatifs; saint Jean de Dieu, ses frères pour le soin des malades. En attendant, elle produisait saint Ignace de Loyola. Blessé à la défense de Pampelune et converti par les souffrances, ce jeune et brave officier déposa ses armes aux pieds d'une madone, fit le pèlerinage de Jérusalem, et ne songea plus qu'au service de Dieu. Traqué, emprisonné par l'inquisition, il demanda asile à une terre moins soupçonneuse et plus hospitalière, et vint étudier la théologie à Paris dans une cellule du collège Sainte-Barbe. Dans la même cité où les hérétiques étalaient librement leurs audacieuses doctrines, il concevait contre eux le plan d'une milice religieuse combattant par la parole et non par le glaive, et opposant aux ennemis de l'Église la charité, plus forte encore que la science; la douceur, mère de la persuasion; la pureté de mœurs et la pauvreté, sources inépuisables de respect et d'amour. Conservant le génie de cette brave armée espagnole où il avait fait ses premières armes, il nomma son ordre la Compagnie de Jésus; à la bravoure fougueuse des moines mendiants il substitua le courage persévérant et discipliné des jésuites, et par lui l'Église, à côté de ses chevaliers, eut en quelque sorte son infanterie régulière.

LXXIII. Formée d'abord de quelques amis intimes d'Espagne, de France et de Savoie, la petite compagnie alla un jour à Montmartre vouer à Dieu son sang et sa vie. De là elle se mit en route pour commencer la conquête des âmes, traversa les Alpes, servit en passant les pauvres malades dans les hôpitaux de Venise, déposa aux pieds du pape un vœu d'obéissance absolue, et, désormais consa-

crée, envahit le monde avec une merveilleuse rapidité. Seule la France, qui avait abrité l'ordre naissant, craignit qu'une fois puissants ces fils de l'Espagne ne servissent les intérêts et la domination de leur patrie; elle ne les reçut qu'avec hésitation et méfiance. Cependant, tandis que les uns fondaient des collèges auprès des universités, et donnaient gratuitement à la jeunesse une forte et saine éducation, d'autres évangélisaient les campagnes, relevaient les vertus du clergé séculier, et disputaient vaillamment les peuples à l'hérésie; d'autres enfin passaient les mers, et reprenaient auprès des infidèles la prédication longtemps interrompue de l'Évangile. A leur tête, saint François Xavier, de Pampelune, remuait de sa parole l'Inde portugaise, pénétrait jusque dans les îles perdues à l'extrémité du monde, convertissait la moitié du Japon, et, apôtre insatiable, mourait en rêvant la conquête de la Chine.

LXXIV. Ainsi, en face du réveil des instincts païens, décoré du nom pompeux de Renaissance, l'Église renaissait aussi sous les coups de l'adversité, plus vivace, plus active et plus brillante encore qu'au sortir du grand schisme d'Occident. Dépouillé de ses branches mortes par l'orage, l'arbre se parait de pousses fraîches et verdoyantes; et, chose merveilleuse, la sève chrétienne jaillissait comme jadis, non chez les jeunes tribus de Germanie, mais sur le sol usé d'une vieille civilisation, au foyer corrompu et corrupteur de la fortune, de la science et des arts. Furieuses de cet éclat inattendu, les sectes réformées s'unirent contre l'ennemi commun, renièrent l'autorité du concile qu'elles avaient réclamée, et firent tout pour en venir à une guerre ouverte. La France, qui affectait de protéger impartialement les deux partis, allait leur servir de principal champ de bataille. En relations avec les hérétiques de Hollande et d'Allemagne, les calvinistes du royaume devenaient chaque jour plus audacieux, provoquaient la colère publique par des outrages aux églises ou au saint Sacrement; les ingrats parlaient même de piller le Louvre. Lassé dans sa patience,

le roi déchaina contre eux la sévérité longtemps contenue des parlements. A Paris, dix-huit huguenots furent saisis et solennellement brûlés sur la place de l'Estrapade; dans les montagnes de la Provence, vingt-quatre villages de Vaudois furent réduits en cendres et leurs habitants exterminés. En même temps, dans sa colère, François I s'en prit à l'imprimerie, qu'il avait jusque-là encouragée, et qui propageait à foison les écrits des novateurs. Il tenta de lui ôter sa liberté. Mais, peu propres à ramener la foi et la piété dans les cœurs, ces essais capricieux ne firent qu'y surexciter la fièvre de la Réforme.

LXXV. Sans doute un souverain n'a pas moins que tout autre le droit de repousser la force par la force, et le devoir d'arrêter dans leurs violences ou leurs complots les coupables séducteurs des mœurs et des consciences. Toutefois, pour que son bras mis au service de la religion ne lui nuise pas au lieu de la défendre, il faut qu'il ait pour mobiles la vertu, le désintéressement, la générosité, qui confondent le vice sans exclure la persuasion. Cette puissance morale manquait complètement au parlement, à la Sorbonne, à François I. En même temps qu'ils persécutaient l'hérésie, magistrats et docteurs, se croyant plus sages que l'Église entière, opposaient leur incorrigible orgueil aux efforts du concile de Trente, et ni menaces ni avertissements du Ciel n'interrompaient les criminels plaisirs de la cour. Une affreuse contagion, venue d'Orient comme la peste noire, frappa les plus coupables, et porta une profonde atteinte à la vigueur de la race humaine. Le roi lui-même mourut victime de sa vie dérégulée (1547). Il laissait un seul fils, Henri II, héritier de son cœur insouciant et voluptueux.

LXXVI. En même temps descendait dans la tombe le premier duc de Guise, regretté du peuple pour ses victoires, des pauvres pour ses aumônes, des hérétiques même pour sa grandeur d'âme et sa modération. Si sa jeunesse n'avait pas été sans quelques écarts, pour s'en punir il portait depuis longtemps à son bras une chaîne de fer, et vivait retiré au milieu de sa famille, en son château

préféré de Joinville, où sa femme s'entourait de pieuses fondations. Comme son père, il avait eu douze enfants. Lui-même, jusqu'à son dernier jour, avait élevé ses fils à l'école de l'honneur et de la vaillance. Digne rejeton de ce héros et compagnon de ses combats, François d'Aumale avait déjà reçu comme lui des blessures désespérées. Un jour, le fer d'une lance s'était brisé au-dessus de son œil; Ambroise Paré n'avait pu l'arracher de sa tête qu'avec des tenailles et le pied sur son visage. Le célèbre médecin le croyait perdu, et n'attribua qu'à Dieu la gloire de sa guérison. Loin de l'affaiblir, la souffrance ne fit que mieux tremper cette vigoureuse nature. Le plus grand prince eût souhaité d'avoir pour fils ce beau jeune homme, ami des armes et des chevaux, au grand et noble cœur, aux allures royales, et Henri II, bien pâle à côté de lui, voulut du moins qu'il fût son premier ami.

LXXVII. Archevêque de Reims et cardinal, le second des Guises était aimable et prodigue dans le monde, sérieux dans les affaires, profond dans la science. Il parlait toutes les langues vivantes, et passait pour le prélat le plus accompli, le plus éloquent de son temps. De mœurs régulières, il résidait souvent dans son diocèse, le parcourait sans relâche, tenait des conciles provinciaux; il dota Reims d'un collège, d'un séminaire, d'une université, et amena les jésuites en France. L'ambition était son seul défaut: elle en faisait un homme d'État plus ardent et moins modéré que son frère, rôle difficile à concilier avec les devoirs de l'Église. Leur sœur Marie de Lorraine, refusée naguère à Henri VIII, était reine d'Écosse, et leur avait envoyé dès l'âge de six ans sa fille Marie Stuart, destinée par eux au dauphin François.

LXXVIII. Sûrs ainsi du futur roi de France, les deux Guises n'avaient pas rougi de se faire auprès d'Henri II une alliée moins honorable de la vieille, mais encore puissante, Diane de Poitiers, digne successeur de César Borgia dans le duché de Valentinois. Forts de sa faveur, ils formaient, avec le connétable de Montmorency, un triumvirat, dis-